

L'ENTRETIEN DU MOIS

« JE CROIS QUE LE POHER RETOURNE À SES VIEUX DÉMONS... »

Le recul de l'historien
n'atténue pas la
vigueur de l'analyse

- Des pages inédites sur l'histoire du Poher...
- L'heure n'est plus aux rivalités et aux affrontements nuisibles ou stériles!...
- La "Grande Guerre" dans le Poher: « Je suis allé "éplucher" les archives de 58 communes pendant 3 ans... »
- Révolution: « Carhaix, la ville la plus Montagnarde du Finistère! »...
- « L'École vit une descente aux enfers!... »
- « L'on fait fausse route en amusant les élèves à l'école: un enfant ne peut apprendre sans efforts... »

Un entretien avec M. Jean-Yves Michel,
Professeur, Historien

« En politique, les deux grands « camps » étaient bien connus et bien marqués: il y avait les « blancs » et les « rouges »...

Les affrontements étaient plus durs, en paroles et en gestes, avec des insultes et des bagarres publiques...

Aujourd'hui, l'affrontement est plus feutré, du moins lorsque l'on ne se meut pas en coulisses... »

J.Y. Michel jette sur les êtres et les choses le regard scrutateur de l'historien qui aime aller au-delà des apparences et des lieux communs, fouiller avec rigueur et minutie la mémoire comme l'actualité pour mettre en évidence les courants et les ressorts profonds qui ont motivé les actes et les événements d'hier, et qui suscitent ceux d'aujourd'hui.

Un regard critique – au sens premier du terme – empreint d'humour parfois caustique; une démarche qui permet aussi à l'homme habitué à fréquenter la longue marche de l'histoire, de considérer le présent avec recul, et de le mettre en perspective.

Aujourd'hui retiré d'une carrière d'enseignant entièrement consacrée aux élèves de Carhaix – et vécue comme une vocation un peu à l'instar et dans l'esprit de ceux que l'on nommait naguère les « Hussards noirs de la République » – M. Michel n'en continue pas moins à éplucher les archives, à étudier sur le terrain et à rédiger, tel un chercheur universitaire, sondant l'histoire locale en des pages souvent inédites, car ne se contentant pas de redites...
Après un premier interview voici 15 ans, Regard d'Espérance

a voulu ce mois feuilleter avec lui plusieurs de ces pages locales où le passé éclaire l'actualité d'un jour singulier: grande et petite histoire de la vie politique – l'un de ses sujets de prédilection – souvenirs de la « Grande Guerre » dans le Poher, marques profondes laissées ici par la Révolution, entre autres... sans oublier les expériences vécues par l'acteur de la vie politique qu'il a été en tant que conseiller municipal à Plounévélzél, ni celles du professeur qui a eu face à lui tant d'enfants de la contrée!



■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis originaire du Poher, né à Carhaix au lendemain de la Guerre. Mes grands-parents étaient de Poullaoüen, Kergloff et Carnoët, tous paysans ou charpentiers...

Mon père étant cheminot et contraint à des mutations professionnelles incessantes, je n'ai jamais été scolarisé à Carhaix.

J'ai fait mes études au lycée de Guingamp, puis à l'Université de Rennes, seule en Bretagne à l'époque, avec celle de Nantes...

Jeune enseignant d'histoire, j'ai eu la surprise d'obtenir satisfaction pour le premier poste que je demandais: Carhaix. J'étais alors très content, mais serais beaucoup moins enthousiaste aujourd'hui, à la lueur des 37 années que j'y ai passé...

Ma femme, Anne-Marie, a également fait sa carrière d'enseignante à Carhaix. Nos deux enfants, Youn et Katell, sont aussi dans l'enseignement, tous deux agrégés et normaliens, l'un étant Maître de conférences en histoire à la faculté des lettres de Caen, l'autre enseignant l'allemand en lycée, en Alsace. Son mari est allemand et travaille en Suisse...

Nous avons quatre petits-fils.

L'on a toujours, dans la famille, attaché beaucoup d'importance – peut-être trop ? – à l'instruction. C'est une tradition familiale qui s'est transmise. Mon grand-père avait, en 1906, son certificat d'études. Ce n'est pas grand-chose, mais à l'époque ce n'était pas rien non plus.

J'ai participé à la vie municipale de Plounévélzél, en tant qu'élu, pendant 19 ans...

Aujourd'hui à la retraite, mes activités favorites sont la lecture – j'ai toujours lu une cinquantaine de livres par an –, des travaux de recherches historiques, la musique baroque: des musiciens tels que Bach, Vivaldi ou d'autres, qui ne sont pas tous très connus comme Boccherini, Schmelzer. J'ai aussi une passion pour la culture des rosiers. »

■ **Nous voici entrés en France dans une intense période électorale – et ce pour des mois, les scrutins devant se succéder – vous qui avez étudié la vie politique en tant qu'historien depuis plusieurs dizaines d'années, quelles similitudes et quelles dissemblances voyez-vous entre les campagnes et luttes politiques de jadis et celles d'aujourd'hui ?**

« Les « camps » sont aujourd'hui plus complexes, et la façon dont les idées sont exprimées – qu'il s'agisse des mots ou des gestes – s'est atténuée :

dans la période que j'ai plus particulièrement étudiée – la deuxième moitié du 19^e et la première moitié du 20^e, essentiellement – les deux grands « camps » étaient bien connus et bien marqués : il y avait les « blancs » et les « rouges ». 99 % des gens ne faisaient pas de distinction entre un républicain, un socialiste, un socialiste SFIO, un radical ou un radical socialiste... C'étaient tous des « rouges ». Le « camp » d'en face, c'étaient « les blancs ».

Les affrontements étaient plus durs, en paroles et en gestes, avec des insultes et des bagarres publiques...

Aujourd'hui, l'affrontement est plus feutré, du moins lorsque l'on ne se meut pas en coulisses. Cela peut aller jusqu'à rendre la vie politique ennuyeuse, dans certaines séances du moins, à ce que m'ont dit des conseillers communautaires, par exemple.

Parmi les similitudes, on observe dans notre région, à toutes les époques, l'émergence d'un personnage dominant. Il y a l'ère Dubuisson, député-maire de Châteauneuf, entre 1898 et 1914; puis la période Lancien, jusqu'en 1944; puis Jean Rohou, Jean-Pierre Jeudy, et maintenant Christian Troadec...

■ Vous avez publié en novembre 2000 un remarquable ouvrage sur un siècle d'histoire politique et religieuse dans le Poher (de 1850 à 1960), fruit d'années de recherches minutieuses, d'analyses, véritable travail universitaire... Voudriez-vous évoquer à grands traits les faits et caractéristiques saillants de la vie politique de l'époque dans notre contrée ?

« La lutte entre l'Église et les anticléricaux en a été le fil directeur depuis les années 1880 jusqu'à 1960 environ. Toute la vie politique s'ordonne autour de cet affrontement, sur lequel se greffe la lutte entre les deux écoles – publique et catholique; et sans doute un troisième combat – très secondaire, sans donner à ce mot le sens d'un jugement de valeur, mais d'une ampleur moindre : celui du breton et du français, qui commence à se manifester dans les années 1930, où l'on demande aux municipalités de soutenir le breton, ne serait-ce que par une délibération...

Par ailleurs, le fascisme a encore moins pris ici qu'ailleurs en France. On voit quelques chemises vertes à Quimperlé, mais à peu près rien dans le Poher... »

■ Cette vie politique locale présente-t-elle des spécificités ou particularismes par rapport à d'autres régions de Bretagne, et de France ?

« Il m'est difficile de me prononcer, car je n'ai pas étudié la vie politique des autres régions. Je n'en connais pas assez pour être catégorique, mais mon sentiment est que la vie politique est plus violente ici qu'ailleurs, en général.

Taldir Jaffrenou a contribué, je le crois, à passionner les joutes politiques ! »

■ Quels personnages vous ont paru avoir joué un rôle déterminant, ou avoir été « emblématiques » de la vie politique du Poher lors de ces décennies charnières des 19^e et 20^e siècles ?

« Nous en avons cité quelques-uns. Mais un homme comme Ferdinand Lancien a « fait la pluie et le beau temps » entre les deux guerres. Il a fait et défait les députés, les conseillers généraux, a fait battre des adversaires politiques dans des communes telles que Poullaoüen, Plounévezel, Saint-Hernin... Il a eu le tort de voter les pleins pouvoirs à Pétain, ce en quoi il était loin d'être le seul, mais cela ne constitue pas une excuse !

D'autres hommes politiques ont joué un rôle moindre : le communiste Kerneis et le socialiste Postollec, mais on ne peut pas les classer au rang des personnages de premier plan.

Par contre, Jean Rohou est à mentionner. Né en 1921, il avait réussi dans l'Après-guerre la gageure de l'entente,

sauf avec les communistes. Se disant radical, il a réuni sur ses listes toutes les autres tendances, depuis la droite gaulliste, le MRP et certains socialistes. Et il avait face à lui certains socialistes et des communistes. Henri Guenver, récemment décédé, avait été son adjoint.

Beaucoup estiment qu'il a « fait » Carhaix. Que la ville s'étiolait, était en train d'agoniser, et qu'il l'a relancée... En tout cas c'est lui qui a réalisé des choses comme le lycée en 1967, ce qui était un grand pas en avant.

Pour d'autres, l'historien que je suis ne peut dire ce qu'il en pense... »

■ Ces personnages ont-ils laissé un héritage, et d'autres entités ou partis ont-ils laissé une marque durable ?

« Je ne le pense pas. Car très vite la « lutte des classes », l'affrontement bloc contre bloc est réapparu : « Qui n'est pas avec moi est contre moi » !

Je crois que le Poher est retourné à ses vieux démons... »

■ N'êtes-vous pas tenté par la rédaction d'un livre sur une histoire politique plus récente; une suite de votre premier ouvrage : de 1960 à... nos jours ?

« Non. Comme me le répétait Xavier Berthou, quand j'étais conseiller municipal : « Les gens ne lisent pas ! » Il a souvent ainsi des jugements exprimés en termes lapidaires, mais se trompe rarement... »

■ Avec quelque 15 années de recul depuis la parution de votre ouvrage, de réflexions et peut-être d'échos divers parvenus jusqu'à vous, y a-t-il tel ou tel aspect que vous nuanceriez ou au contraire accentueriez ?

« Sur l'analyse pas vraiment. Mais si je devais réécrire le livre, je l'organiserais différemment. Le plan choisi n'était pas le meilleur. Il semble que le premier chapitre ait dérouté beaucoup de lecteurs, alors que les suivants étaient nettement plus accessibles.

J'avais trouvé un autre plan, mais que je n'ai pas travaillé. Il mettait le personnage du prêtre au centre de l'analyse : le prêtre et la politique, en quelque sorte. Ce qui aujourd'hui n'a plus aucune validité, et c'est pourquoi une suite à mon livre n'aurait aucun sens... »

■ L'histoire s'écrit en permanence. Discernez-vous, depuis les dernières décennies, ou années, des facteurs, des entités, des influences qui ont, ou peuvent avoir, une réelle incidence sur l'évolution de la vie du Poher, en particulier de Carhaix et son environnement ?

« Ils sont très divers. La création des « Vieilles Charries » à Landeleau par Christian Troadec et ses amis a constitué pour lui un marche-pied dans son accès au pouvoir politique...

Les enjeux liés à la langue bretonne ont été un vecteur politiquement non négligeable, sans être essentiel; car l'UDB, après cinquante et un ans d'existence n'est jamais parvenue à faire des scores électoraux significatifs.

Mais je ne vois guère de nouveaux facteurs majeurs qui aient contribué à forger la vie politique. On observe une complexification de la vie politique, avec des leaders qui changent plus souvent sinon d'idées, du moins d'étiquettes, de partis...

Une constante est que le parti socialiste ne parvient pas à vaincre ici ce que j'appellerais « l'extrême gauche ». Et la droite y obtient bon an, mal an, un petit tiers des suffrages. Rien n'a changé en ce domaine jusqu'à présent. »

■ Comment situez-vous, à l'aune de l'histoire bretonne et « centre-bretonne », un mouvement comme celui des « Bonnets Rouges » de 2013 ?

« Comme un de ces très nombreux mouvements de révolte qui ont jalonné ici les siècles passés, fondés sur plusieurs types de contestations. Un phénomène de « ras-le-bol ».

Il y a bien sûr eu les « Bonnets Rouges » de 1675, le mouvement des « va-nu-pieds », et d'autres, sous Louis XIV, Louis XIII, Henri IV...

C'est la lutte contre Paris. J'ai retenu une phrase écrite par le recteur de Trébrivan rédigeant le Cahier de doléances pour les Trébrivaniens : « La capitale est un gouffre qui ne renvoie rien à la circonférence ». Je trouve cette phrase merveilleuse !

C'est « Paris et le désert français » de 1947. Il y a manifestement là une continuité.

Ce mouvement des « Bonnets Rouges » semble s'être éteint, mais comme tous ces mouvements, qui connaissent un paroxysme puis s'éteignent rapidement parce que les motifs de contestation sont trop multiples pour fédérer longtemps. Chacun finit par « reprendre sa bille »... »

■ **Comment l'historien que vous êtes en est-il venu à s'intéresser particulièrement et si fortement à l'histoire politique ?**

« Le politique a ceci d'intéressant, c'est qu'il se situe à la convergence de tous les autres domaines. Il est une sorte de condensé, de lieu de répercussion de multiples mouvements dont certains sont très profonds : démographiques, économiques, culturels, religieux... »

C'est un prisme qui permet de passer en revue tous les autres domaines à une période donnée de l'histoire. C'est ce qui m'intéresse.

Celui qui m'a donné le goût de ces études, c'est l'un de mes anciens professeurs à Rennes, l'historien Pierre Goubert, décédé à un grand âge il y a quatre ans. Un véritable maître dont je ne suis pas sûr qu'il en existe encore d'une telle stature...

Mais cet intérêt pour la politique est aussi un héritage familial : lors des repas de famille de mon enfance, elle était le principal sujet de conversation. On ne parlait en fait que de cela. Les adultes s'affrontaient sur ce terrain, et les enfants écoutaient !

C'était un affrontement rituel, toujours identique dans son déroulement, et sans ruptures familiales, d'autant que les libations aidant, les antagonismes s'atténaient et effaçaient des mémoires au lendemain les propos trop vifs de la veille.

Mon grand-oncle, Pierre-Louis Pinsec, a été maire de Plounévezel, de même que mon arrière-grand-père, Yves Mevel, pendant la Guerre de 14-18. Mon grand-père a été conseiller municipal, mon oncle adjoint au maire, ma tante conseillère... C'était vraiment une tradition ! »

■ **Vous avez également écrit plusieurs articles d'études, par exemple sur la Révolution à Carhaix... Quels traits principaux sont à mettre en évidence pour cette période dans le Poher ?**

« Elle a beaucoup marqué le Poher ! C'est l'étape fondatrice de la vie politique telle qu'on la connaît à Carhaix. Il y avait bien eu auparavant des affrontements entre des familles aisées qui exerçaient des charges très lucratives (l'Octroi, la Maîtrise des Eaux et Forêts, la perception des droits sur les eaux-de-vie et le tabac...), mais cela se cantonnait à la bourgeoisie, l'aristocratie étant absente de la ville.

La Révolution a introduit la lutte entre ces familles bourgeoises et le peuple : les tisserands, ouvriers, tanneurs, cordeliers... et donc, schématiquement, entre les habitants de la Grand'rue et ceux de l'actuel quartier des Halles. Clivage de classe et clivage géographique, donc.

Les deux autres lieux d'affrontement – avec huées, injures, flux et reflux, intervention de la Garde nationale... – étaient les abords de l'église – l'actuelle place de Verdun – et la place de la Tour d'Auvergne.

Le peuple a eu le dessus en 1793 et 1794, ce qui s'est traduit par la fermeture de l'église, malgré les protestations du curé, au départ lui-même partisan de la Révolution, puis

adversaire en voyant jusqu'où allaient les choses...

Le culte de la « déesse Raison » a été célébré dans l'église. La guillotine a été dressée sur la place du Champ de bataille, à l'emplacement actuel de la statue de la Tour d'Auvergne. Des élections ont eu lieu, qui ont ensuite été annulées...

Carhaix a été à ce point troublée que c'était le district le plus remuant du département, et qu'elle a été appelée « la ville la plus Montagnarde du Finistère »... C'est significatif, même si le sang n'a pas vraiment coulé. C'était surtout des bagarres, des bris de boutique, des volets arrachés...

Puis, en 1795, la bourgeoisie a repris le dessus, faisant main basse sur les « Biens Nationaux de première et seconde origine » : biens du clergé, puis biens de la noblesse, ici très peu nombreuse donc... »

■ **Qu'en a-t-il été dans les campagnes environnantes ?**

« Elles étaient plutôt contre-révolutionnaires, y compris à Scrignac, pour deux raisons principales :

les deux régiments des soldats républicains stationnés à Carhaix – les bleus – n'étant pas encasernés, ils vivaient chez l'habitant. Ces soldats originaires de St-Domingue, étaient « logés chez l'habitant » dans toutes les communes, jusqu'à Scrignac, où ils se comportaient à peu près comme les dragons le faisaient chez les Camisards : ils se servaient, et de tout, ce qui veut tout dire...

La deuxième raison, c'était la guerre, en particulier celle de mars 1793 : les gens d'ici se demandaient contre qui se faisait cette guerre : ils ont cru un moment que c'était contre les Russes... Des Russes en Bretagne... ? C'était donc : « Non au service militaire ! Je veux bien mourir, mais chez moi. »

Quelques rares révolutionnaires ont cassé des calvaires, à Landeleau, à Collorec, dont le recteur a été guillotiné à Brest...

Tout cela a laissé beaucoup de rancœurs et d'inimitiés par la suite, mais pour la première fois « le peuple » intervenait dans la vie politique, qui s'est scindée en deux groupes : les républicains – Girondins – à gauche, et la bourgeoisie royaliste à droite. »

■ **La « Grande Guerre », celle de 14-18, a été – et demeure actuellement – l'un de vos sujets d'étude. Voudriez-vous nous en dire quelques mots ?**

« Je travaille sur le sujet depuis 2006. Travaux pour lesquels j'ai visité 58 communes afin de consulter les archives, ce pour quoi il m'a fallu à chaque fois une autorisation du Procureur de la République, l'accès aux registres postérieurs à 1915 – maintenant – étant soumis à autorisation après enquête sur le demandeur, l'objet de ses recherches... Ce travail de recherches m'a pris trois ans.

J'ai rencontré des choses originales : la commune de la Feuillée possède l'affiche originale de la mobilisation du 2 août 1914, apposée sur les murs dans l'après-midi du 1^{er} août. Elle est sous verre, et les Archives – notamment – leur ont souvent demandé de la leur céder, ce qu'ils ont toujours refusé, et je les comprends !

Ce qui prédomine à l'époque, c'est la stupeur et l'ignorance : quand les jeunes gens de Scrignac ont appris le 1^{er} août que la guerre était déclarée, leur première réaction a été de demander : « Contre qui ? » Et leur deuxième question : « Et ceux de Poullaouën, ils y vont aussi ?... Alors on est foutu ! »

On se prend à s'interroger sur l'impact réel de l'enseignement primaire... »

■ **Que vous a révélé de particulier cette enquête menée à l'échelle locale ?**

« Beaucoup de livres ont été écrits sur cette Première Guerre mondiale. Actuellement, la rédaction d'un ouvrage est en cours sur Carhaix. Elle a été confiée à M. Malbos, licencié en économie.

Je me suis penché, par exemple, sur la « comptabilité » très rigoureuse tenue par le recteur de Cléden-Poher : un décompte exact, au jour le jour, des victimes, mais aussi de leur caractère, de leur comportement avant leur mobilisation, de la blessure dont ils sont morts, de leur situation de famille, de leurs opinions religieuses et politiques ! Il les classait en « bons » et « mauvais »...

Parmi les conscrits du Poher, les registres du Conseil de révision font apparaître beaucoup d'hommes de petite taille. Très peu de gens capables de signer : ils avaient oublié l'écriture, bien qu'étant passés par l'école primaire. Beaucoup de paysans, bien sûr, de charretiers, d'ardoisiers... : de la « chair à canon ». Et très peu d'officiers.

J'ai trouvé des morts de 18 ans – que l'on appelait « les bleuets » – et des morts de 42 ans, ce qui prouve que l'on a envoyé au combat ceux qu'on appelait « les grands-pères », pour combler les trous dans les effectifs...

Pour vous montrer combien la plupart de ces gens n'avaient jamais quitté leur terre : mon grand-père, né en 1894, mobilisé en décembre 1914 sans avoir encore fait son service militaire, mais qui a fait toute la guerre – m'a souvent raconté que la deuxième fois où il a été blessé, on l'a envoyé se faire soigner à Tarbes. Là, un jour, on sert des artichauts au repas. Des artichauts bretons du Léon... Ni lui, ni les autres ne savaient comment les manger. Ils n'en avaient jamais vu. Alors, ils ont mangé leur artichaut en entier, feuilles et tout ! Ils étaient de la « montagne », et ne connaissaient guère le Léon, de l'autre côté des Monts d'Arrée... »

■ **Qu'en est-il des pertes humaines parmi les conscrits de notre contrée ?**

« Pour 7 cantons du Centre-Ouest Bretagne (Carhaix, Huelgoat, Châteauneuf, Gourin, Rostrenen, Callac, Maël-Carhaix), j'obtiens un pourcentage de perte militaire, rapporté à la population totale, de 4,2, ce qui équivaut à la moyenne bretonne. Une telle mortalité transposée dans la France de 2015 correspondrait à 2,6 millions de morts en 4 ans : 600 000 tués par an.

On constate aussi que les pertes réelles sont inférieures à celles comptabilisées en se référant aux Monuments aux morts. J'ai trouvé 7 093 pour les 7 cantons cités, alors que les Monuments aux morts donnent le chiffre de 7 710, soit une différence de plus de 600, ce qui est beaucoup. Mais l'explication tient au fait que certaines victimes ont été enregistrées jusqu'à 3 fois : dans leur commune natale, dans leur commune de résidence, et parfois dans la commune où elles ont été inhumées. En Centre-Ouest-Bretagne, seules 3 communes ont réalisé un recensement exact. Toutes les autres ont « annexé » des morts des autres communes... Sans doute parce que les subventions accordées pour l'érection des Monuments aux morts étaient proportionnelles au nombre de victimes inscrites.

Mais à l'échelle nationale, on remarque que pour 17 Français sur 100 tués au combat, on dénombre 22 Bretons, une proportion seulement égalée par les Vendéens...

On attribue au général Mangin cette phrase : « Ce que j'ai pu en consommer, des Bretons ! »...

J'ai recensé les lieux et les causes des morts. Ils ne diffèrent pas de ceux des autres soldats, et sont très divers, parfois surprenants car pouvant paraître sans lien avec la guerre : accidents, travaux agricoles en tant que prisonniers... Mais tous sont comptés « Morts pour la France ».

On note beaucoup d'enterrements religieux : « à corps absent », sans cercueil – 50 à Collorec, par exemple. Inhumation impossible « à cause de la violence des bombardements ». Corps jamais retrouvés...

Et il ne faut pas oublier tous ceux qui sont morts des

séquelles des blessures. En particulier les soldats victimes de gaz de combat. On retrouve encore des soldats de 14-18 « Morts pour la France » en 1938-1939 ! »

■ **Que sait-on de ce que l'on appelait « l'arrière » ?**

« Très peu de choses. Il faudrait avoir accès à des archives familiales. Mais j'ai trouvé des lettres de femmes qui se sont trouvées dans un tel dénuement après le départ de leur mari pour le Front, qu'elles envisageaient de se suicider...

Le recteur de Cléden, toujours lui, décrit la montée de « l'irrégion » dans sa paroisse : parmi les jeunes qui savent qu'ils vont être appelés, et parmi des agricultrices mariées qui bénéficient des pensions de mobilisation de leurs maris, et de « l'étonnante hausse des prix agricoles ». C'est après la Grande Guerre que se font les plus grands transferts de propriété foncière au profit des paysans...

On retrouve aussi ici le manque de main-d'œuvre partout signalé. J'ai trouvé la lettre d'un agriculteur de Paule, vexé d'avoir dû embaucher un « éclopé », qui plus est « Gwendou » – c'est-à-dire un Breton du « Vannetais », de Roudouallec ! – la honte suprême pour un Cornouaillais !...

Pourtant, j'ai été stupéfait de noter dans les registres des productions agricoles que les cultures d'orge, d'avoine, et surtout de blé avaient gagné du terrain au détriment des herbages ! Comment ont-ils fait plus avec moins de main-d'œuvre, et sans les chevaux, réquisitionnés pour l'artillerie ? Ils ont dû travailler comme des bêtes...

D'autres énigmes apparaissent également, que j'ai soulevées dans cette étude. Je les publierai en ligne quand j'aurai terminé mes recherches, de même que toutes les informations recueillies pour la réaliser.

J'ai reçu, plus récemment, toute la correspondance d'un « Poilu » de la région de Sizun, dont l'exploitation sera très intéressante...

Bien sûr, ici comme ailleurs, la « Grande Guerre » a été un tournant à tous points de vue. »

■ **Vous avez aussi mené une étude systématique et très fouillée (publiée sur Internet : arbohl.free) sur un journal politique qui marqua Carhaix et sa région en son temps : *Ar Bobl*, édité par le personnage controversé que fut Taldir Jaffrenou... Quelle analyse faites-vous de l'homme public qu'il fut ?**

« Taldir a très bien commencé sa vie et a très mal fini, comme l'on sait... C'est un intellectuel, docteur ès lettres, ce qui n'est pas rien à une époque – avant la Guerre 14 – où avoir son certificat d'études était déjà quelque chose !

Il est brillant, parle un breton remarquable, et écrit un français très châtié. C'est un catholique, et un homme de droite convaincu, qui s'est imaginé qu'étant un bon chanteur, un bon conteur, un bon danseur, un bon bretonnant, il « convertirait » le Poher – avec l'aide des recteurs – aux idées de droite... Il s'est trompé.

Taldir Jaffrenou est un des protagonistes de la vie politique locale, qui affronte des adversaires farouches, et qui se décourage relativement vite. Il tient 10 ans, après quoi, la guerre éclatant, il change son fusil d'épaule et se lance dans le commerce... Il continue cependant à écrire, contribuant à Ouest-Eclair (ex-Ouest-France), fondant une revue qui s'appelle – en breton – « Le foyer ».

Mais sa grande passion devient le druidisme.

C'est pendant la 2^e Guerre qu'il commet des erreurs fatales, offrant sa plume au journal collaborationniste anti-sémite « L'heure bretonne », faisant des pieds et des mains pour obtenir une audience de Pétain. Il est aussi grand ami du recteur de Scignac, l'abbé Perrot... Toutes choses qui lui coûteront cher ensuite.

Il apparaît très vaniteux, et changeant constamment d'avis, le type même de la girouette ! Il est difficile de discerner ce qui relève chez lui de la conviction et de l'opportunisme... »

■ **Quel fut l'impact réel de son action, et de son journal, sur la population locale ?**

« Il est parvenu à déplacer des voix, notamment lors des élections de 1920, mais n'a jamais renversé la tendance majoritaire, de gauche.

Il a contribué à faire connaître la langue française, qu'il maniait remarquablement, et à maintenir le breton, qu'il écrivait bien. Il écrit le breton du Poher, en l'abîmant un peu parfois. Mais hormis des passages où j'ai dû lire à haute voix pour retrouver les mots, j'ai pu le traduire sans grande difficulté... »

■ **Pourquoi vous êtes-vous lancé dans ce travail de longue haleine ?**

« Parce que son journal – un hebdomadaire – est un tableau complet de la vie d'une région sur dix ans, à une époque importante : la veille de la Guerre 14-18. Taldir écrit sur absolument tout : des relations internationales, la vie locale, du cours des denrées aux menus des noces... On pourrait tourner un film sur la vie de l'époque à partir des articles d'Ar Bobl !

C'est un témoignage unique, une mine de renseignements... J'ai travaillé sur les originaux, mais c'est une grande chance que les textes soient aujourd'hui numérisés ! »

■ **Tous ces travaux n'auraient-ils pas mérité de faire l'objet de publications ?**

« Sans doute, mais je vous répète la phrase de Xavier Berthou : « Les gens ne lisent plus ! »

■ **Vous avez pris une part active à la vie et aux « affaires de la cité » en tant qu' élu municipal à Plounévélzél durant 19 ans... Quels souvenirs marquants émergent pour vous de ces expériences ?**

« J'en garde un souvenir mitigé ; avec davantage de satisfactions que de regrets. J'avais deux idées directrices en m'y engageant : que toutes les sensibilités politiques soient représentées au Conseil municipal, et que l'on puisse trouver avec les membres de l'autre liste un compromis, qui ne soit pas une compromission...

Je pense y être parvenu, grâce – il faut le dire – à la relative bonne volonté de Xavier Berthou, dont je salue l'ouverture d'esprit, même si son goût pour ce que j'appellerai le rapport de force politique au sein du conseil resurgit parfois.

Il est loyal et dévoué à sa commune, très bon gestionnaire.

Tous dans son équipe n'avaient pas le même souci d'entente... »

■ **Quelles satisfactions – et regrets, à l'inverse – vous ont-elles laissés ?**

« Nous avons pu réaliser certaines bonnes choses : l'école, la refonte de la salle municipale, et la sauvegarde de l'église, notamment...

Je pense que cela n'aurait pas pu se faire quinze ans auparavant.

J'ai aussi pu proposer la création du site internet de la commune.

J'en garde donc un assez bon souvenir, mais pas de la Communauté de Communes où l'on avait l'impression que les jeux étaient faits d'avance... »

■ **Vous avez aussi beaucoup étudié l'histoire de votre commune : qu'y a-t-il de commun entre le Plounévélzél du début du 20^e siècle et le Plounévélzél de ce début du 21^e siècle ?**

« Politiquement, elle n'a pas changé. Plounévélzél a toujours voté à gauche, sauf une fois – fait remarquable puisque c'était en 1936, à l'époque du Front populaire où, comme presque toutes les communes du Poher, elle a voté à contre-courant, à droite donc, même si c'était d'une courte majorité. Réaction de crainte face aux projets socialistes de l'époque inspirés par Léon Blum...

Mais Jean Rohou, qui attirait des voix aussi bien à gauche qu'à droite, y a obtenu la majorité en 1958 et 1962, comme dans les autres communes.

Sur le plan démographique, après un long déclin, la population de la commune connaît un très net rebond. C'est un pari sur l'avenir qui a été gagné par le maire ; un succès que l'on observe aussi dans d'autres communes voisines, et qui explique en partie l'animosité qui peut exister entre Carhaix et certaines communes périphériques...

La population a connu une profonde mutation sociologique : Plounévélzél est devenue très majoritairement tertiaire, et non plus agricole. Il reste une trentaine d'exploitations agricoles, mais leur nombre va diminuant et devrait se stabiliser à une quinzaine à l'avenir... »

■ **Enseignant d'histoire à Carhaix pendant 37 ans, quels impression et sentiment se dégagent aujourd'hui pour vous, avec le recul, de ces années d'enseignement ?**

« Un ancien proviseur avait dit, en termes choisis, que globalement la population scolaire de Carhaix était peu ouverte sur l'extérieur, et sortait peu de son petit monde...

C'est aussi mon sentiment. Il existe ici comme un réflexe d'enfermement, une notion de « réduit »...

J'ai l'impression – à tort peut-être – que les Monts d'Ar-rée et les Montagnes Noires ont historiquement joué le rôle d'un vecteur d'enfermement.

Les gens des côtes n'ont pas cette mentalité, semble-t-il. Ils me paraissent plus ouverts, plus tolérants peut-être, et moins attachés à leurs petites querelles. Leur situation géographique, leurs métiers... les ont amenés à regarder davantage au loin, vers le large...

Par ailleurs, je crains un déclin du lycée. Beaucoup de professeurs y ont enseigné pendant presque toute leur carrière dans le passé, assurant une stabilité et une continuité. Aujourd'hui, la plupart des enseignants qui y viennent – souvent contraints et forcés – ne songent qu'à y rester le moins longtemps possible... C'est un problème. »

■ **Et quel regard portez-vous sur l'évolution de « L'école de la République » : ses orientations actuelles, ses programmes... notamment le traitement de l'histoire ?**

« C'est une descente aux enfers !

Je ne peux pas croire qu'un enfant puisse apprendre sans effort, à moins d'être surdoué.

Or, c'est ce que l'on veut aujourd'hui faire croire et mettre en application !

L'on fait fausse route en amusant les élèves à l'école, par des activités « de découvertes » multiples, par des classes de mer, de montagne, de rivière...

Daniel Rolland, ancien instituteur « de la vieille école » aujourd'hui à la retraite, fut un jour invité dans une école du canton... Il en est ressorti effaré par ce qu'il a vu : les enfants se levaient quand ils voulaient, sortaient de la classe, aucun ne lisait ce qu'écrivait le maître au tableau...

Je crois que l'on est dans une fuite en avant : on a essayé l'enseignement en amusant. Puis on a cru tenir une

bouée de sauvetage en essayant l'informatique... je l'ai enseignée pendant 10 ans en première et terminale, mais c'était de la programmation : une discipline très difficile, exigeante. J'ai eu des élèves enthousiastes au départ, puis après quelques années, des élèves qui ne venaient plus en cours que pour s'amuser sur les ordinateurs...

Des enseignants ont cru qu'on intéresserait les élèves au travail en les faisant pianoter sur des claviers. Certains ont pensé qu'on les amadouerait en surnotant, et maintenant en supprimant les notes... C'est illusoire.

Des collègues se sont rendu compte après trente ans d'enseignement qu'ils avaient fait fausse route, que tout ce en quoi ils avaient cru s'effondrait, et en ont fait de la dépression... »

■ **Quelle analyse l'historien que vous êtes fait-il des évolutions géostratégiques mondiales auxquelles nous assistons depuis quelques années ?**

« Les acteurs principaux de l'Après-guerre sont toujours en place, même si des régimes ont pu changer, comme c'est le cas pour la Russie. La Chine est en train de changer de régime sans s'en apercevoir...

Seul le Japon me paraît hors-jeu politiquement et économiquement... Militairement, c'est une autre affaire. Et l'on aurait beaucoup à redouter d'une remilitarisation du Japon...

A mon sens, l'Europe a été mal construite. Le fédéralisme européen est, pour moi, une utopie. Il aurait mieux valu des accords bilatéraux multiples, que cet ensemble informe, obtenu à marche forcée, auquel personne ne comprend plus rien, et auquel de moins en moins de gens croient. Ce qui fait que les gens reviennent à ce qui existait auparavant...

Le seul point positif que je retiens, c'est la monnaie commune, l'Euro. »

■ **En revenant sur Carhaix, le Poher et le Centre-Bretagne pour conclure : vous citez dans votre article sur la Révolution et Carhaix cette phrase de François Jaffrenou : « petite ville, grande renommée »... Est-elle d'un autre âge ou toujours d'actualité ?**

« Carhaix est une sorte de caisse de résonance. Beaucoup de gens entendent parler de Carhaix à cause des « Vieilles Charrues », et de Christian Troadec.

Mais la phrase de Taldir exprimait plus un vœu qu'une réalité. Carhaix avait à l'époque 3 000 habitants... »

■ **Que manque-t-il à notre contrée ?**

« Il lui a manqué une classe d'entrepreneurs, d'artisans ayant le goût du risque et qui soient soutenus par le Conseil départemental pour une part. Des créateurs d'emplois, qui grandiraient peu à peu, et pourraient à terme devenir une « bourgeoisie d'affaires »...

Mais apparaît alors là, bien souvent, un danger : on remarque que la 3^e génération de ces créateurs d'entreprises est fatale : elle détruit souvent ce que la première a créé.

Notre région a beaucoup trop attendu de l'extérieur, tout en se prenant pour le « sel de la terre », ce qui n'est pas contradictoire : « Nous sommes les meilleurs donc on nous doit tout ! », même si c'est un peu caricatural et que ma vision est un peu trop pessimiste...

Dans le domaine politique, au sens large, nous aurions besoin d'un homme de consensus, qui ne soit pas « à couteaux tirés » avec les uns ou les autres. L'heure n'est plus aux rivalités et affrontements nuisibles ou stériles !

Il y a ici en ce domaine un climat néfaste, qui est ancien, et qui perdure... »

■ **Que seront, si l'historien fait un peu de prospective, cette ville et sa contrée dans quelques décennies ?**

« Je crains que l'on ne construise à l'échelle locale une sorte d'Europe en miniature : un ensemble sans cohérence, sans cohésion, enflé ; avec une capitale par laquelle tout passera : Carhaix...

Le nombre d'habitants ne fait pas tout, n'est pas le seul critère à prendre en compte. La superficie, les distances à parcourir en sont un autre, par exemple, dans la création d'une entité viable.

Je crains un peu un retour à une sorte de féodalité, avec des fiefs et des principicules. Mais cela a toujours été une tendance, il est vrai... »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)